

Collection L'Amuse de l'Amour

Ovide Trimardon est le personnage éponyme du dernier livre de *La Traite des Blanches, mœurs contemporaines*, où on le voit prêt à toutes les impostures pour alimenter son trafic de chair humaine.

Avec sa dernière grande œuvre, Jean-Louis Dubut de Laforest inscrit sa création romanesque dans la démarche de nombreux intellectuels de son temps : Maud Gonne, Louise Michel, le comte d'Haussonville... pour dénoncer le commerce de la prostitution.

Ainsi, l'auteur à succès des *Derniers scandales de Paris* donne une dimension engagée au roman feuilleton qui va au-delà du simple divertissement. Les questions sociales qu'il met en scène dépassent même le cadre de la traite des blanches ; elles sont incarnées par des personnages secondaires qui font l'arrière-plan du commerce de la Stenberg et du Trimardon.

Les difficultés que rencontrent Fleur-de-Paris, Paulette Lambard ou même Ève Le Corbeiller personnifient les revendications qui se font jour, à l'orée du XX^e siècle, de voir les femmes disposer librement de leur corps mais aussi de leur bien et de leur salaire, dans une société encore misogyne et qui est loin de reconnaître aux femmes la jouissance de tous leurs droits sociaux.

L'édition 2010 des Trimardon a été établie par Victor Flori à qui on doit aussi celles de Madame Barbe-Bleue et des Marchands de Femmes.

ISSN : 2104-7030
ISBN : 978-2-917649-22-0

8 €

Jean-Louis
Dubut de Laforest

Trimardon

Édition de Victor Flori



Collection l'Amuse de l'Amour

Jean-Louis Dubut de Laforest

Trimardon

*La Traite des Blanches,
mœurs contemporaines - Livre 4*

édition de Victor Flori



Le livre unique

Résumé du livre 3

OVIDE TRIMARDON ET LA BARONNE LISCHEN DE STENBERG sont *Les Marchands de Femmes*. Le livre 3 de *La Traite des Blanches* décrit avec précision leur activité criminelle. Dès le premier chapitre, l'auteur montre comment Lischen de Stenberg attire dans ses filets Raymonde Parigot, jeune femme de modeste condition, pour la livrer en pâture à ses clients. Plus loin on voit la baronne rechercher dans les univers les plus déshérités, parmi les ouvrières, les orphelines, de nouvelles recrues pour les entraîner dans la prostitution.

Ovide Trimardon reçoit dans son cabinet des parents sans scrupule qui vendent leurs enfants, il est aidé par de multiples rabatteurs, en particulier par Claude Mathieu, alias la Terreur de Montparno, devenu François Denis qui, sous couvert d'un bureau de placement de domestiques, fournit de nouvelles victimes à son trafic. La traite des blanches apparaît dans sa dimension internationale : les relations d'Ovide Trimardon avec l'étranger sont multiples, on le voit réaliser un échange avec un proxénète argentin venu en un bateau où nombre de jeunes femmes, véritables esclaves modernes, sont retenues prisonnières à fond de cale avant d'être soumises aux appétits sexuels des clients jamais rassasiés de Trimardon.

Les basses œuvres de la baronne et de son complice croisent l'intrigue principale du roman qui connaît de nouveaux rebondissements. M^{me} Barbe-Bleue réussit à séduire le marquis de Beaugency qui finit par la demander en mariage. Mais elle reste éperdument amoureuse de César Brantôme et, avec l'aide d'Ovide Trimardon, elle fomente l'enlèvement de sa belle-fille qu'elle enferme dans son appartement quai d'Orléans. Elle fait absorber au duc de Javerzac des substances aphrodisiaques mêlées d'alcool pour le conduire à violer Ève le Corbeiller, ce qui la contraindrait à se marier avec lui et romprait son union avec le sculpteur.

Mais le duc est pris de remords au moment de passer à l'acte et il aide la jeune femme à s'enfuir. Elle se réfugie chez César Brantôme à qui elle révèle les exactions de la marâtre. Ils décident de faire passer pour morte la jeune femme afin d'échapper à l'autorité d'Antonia. Ève et César sont aidés par la tante du jeune homme, M^{me} Thérèse Alban qui, avec la princesse Mabran-Parisis, vient de

créer une société : l'Ami de la jeune fille dont le but est de venir en aide aux victimes du trafic des marchands de femmes.

On retrouve dans le troisième livre de *La Traite des Blanches* les personnages secondaires qui font l'arrière-plan du roman : le Môme-Goupin, le Beau-Nénesse, la Vrille, Fleur-de-Paris et sa mère, Catherine Lagneau, la baronne de Chandor et sa fille, ainsi que Zozo Pattes-en-l'Air.

La Terreur du Montparno se rend rue du Mont-Cenis pour s'approprier tous les biens de Catherine Lagneau et de sa fille qui trouvent leur appartement entièrement vide après son passage. Leurs voisins, le Môme-Goupin, le Beau-Nénesse et la Vrille, ne leur sont d'aucune aide, et Catherine décide de partir avec sa fille. Mais dans la rue elle est renversée par un cheval, ce qui la conduit à l'hôpital, tandis que Fleur-de-Paris, fille naturelle du marquis de Beaugency, est arrêtée par la police qui la soupçonne de prostitution.

Le roman s'achève dans l'appartement des Chandor où la baronne s'apprête à rejoindre Antonia le Corbeiller pour aller à l'opéra, pendant que sa fille se prépare à retrouver son amant, Polydor Vélou, que lui a présenté Julie, sa servante.

Trimardon

« Le nombre des victimes de la Traite des Blanches est incalculable. Il existe tout un monde d'agioteurs¹ qui spéculent sur la marchandise humaine... Dans une seule rue de Buenos-Ayres, sont parquées DEUX MILLE DEUX CENTS de ces malheureuses filles achetées par des spéculateurs... »

*Congrès International de Londres, 1899².
Rapport de la baronne de Montenach³*

1. Banquiers, spéculateurs. 2. En 1899 a lieu à Londres la première réunion internationale portant sur le thème de la Traite des Blanches, organisée sous l'impulsion, notamment, de Joséphine Buttler (1828-1906) qui milite pour son abolition. 3. Suzanne de Montenach (1867-1957), fondatrice de l'Association catholique internationale de la protection de la jeune fille en 1897.

1

RUE GERMAIN-PILON, en une mansarde, au sixième étage d'une maison lépreuse et sombre, Polydor Vêlu, somptueusement habillé d'un « coin de feu¹ » de velours olive, à brandebourgs² noirs, d'un pantalon de grise flanelle, et chaussé de babouches orientales, fumait une cigarette.

On tapait à la porte de la chambre.

Le bel écuyer courut ouvrir, et M^{lle} Suzanne, toute rose de bonheur, sauta au cou de l'amant :

– Polydor !... Mon Polydor, que je suis heureuse !... Tiens ! tiens ! tiens ! Elle embrassait à pleines lèvres ce grand et brun garçon, frisé et pommadé, exhalant les odeurs des cosmétiques et du fard, et lui, rendait les caresses mollement, et avec la peur de ce juvénile enthousiasme qui lui défrisait les moustaches et troublait l'harmonie de sa chevelure bien peignée.

– Eh ! là, oui, ma Suzanne, tu es gentille, très gentille, et je t'aime ! Es-tu contente ?... Je t'aime !

– Je veux que tu m'adores comme je t'adore moi-même !... Tiens ! tiens ! tiens !

Et l'empoignant par la tête, par cette tête de cabot vulgaire, elle le baisa sur les yeux, sur le nez, sur la bouche, sans remarquer sa visible froideur.

Vêlu avait le mot des cirques, la calembredaine³ facile :

*Moi, Polydor,
J'ador'
Miss de Chandor !*

Certes, elle le jugeait idiot, mais elle l'aimait.

– Tu m'aimes, n'est-ce pas ? interrogeait Suzanne, nerveuse et ardente.

– Combien dois-je le répéter de fois ?

– Tu ne me le diras jamais assez !... Ah ! Polydor, si tu ne m'aimais plus, il me semble que je te tuerais !

1. Veste d'intérieur. 2. Ornements entourant les boutonnières. 3. Propos extravagants, ridicules.

– Suzon, pas de bêtises ? glapit l'amant, un peu effrayé... Viens auprès de moi... Nous avons à causer, mon ange...

Brusquement, la jeune fille enleva son chapeau, son mantelet¹ et les lança au hasard, dans la chambre ; puis elle obligea l'écuyer à changer de posture et se mit sur ses genoux :

– Oui, comme ça, tes yeux dans mes yeux, ta bouche près de ma bouche !

– À ton aise ! répliqua, d'une voix triste, le Don Juan d'écurie... Ah ! je suis bien humilié, bien malheureux, va, d'être contraint de te recevoir dans cette espèce de taudis, quand je voudrais...

Elle arrêta la phrase avec un baiser :

– Est-ce que je le vois, seulement, ton taudis ? Je ne vois que toi, ô mon unique amour !... Sois gai !... Rions ! chantons !... Aimons-nous surtout !... Oui, aimons-nous !

Polydor prit un air lugubre :

– Ah ! Suzanne, Suzanne, pourquoi t'ai-je rencontrée sur ma route ?

– Mais, pour m'aimer, pour me le dire, pour me le prouver ?

De nouveau, elle lui faisait un collier vivant de ses bras, et murmurait, gentille :

– Je sais pourquoi tu es triste, ce soir ! C'est à cause de ce que tu m'as révélé, l'autre jour, hein ?

– Hélas ! soupira l'écuyer de cirque.

– Ton propriétaire ?

– S'il n'y avait que lui !

– Qui, encore ?

– À quoi bon !

– Dis, je le veux !

– Mon chemisier, mon bottier², mon tailleur !

– Combien leur dois-tu à ces gens-là ?

– Au moins trois cents francs !

Vivement, Suzanne tira de sa poche le billet de banque donné par le papa et l'agita en l'air :

– Regarde, mon amour ?

Les yeux de Vêlu flamboyèrent un moment et reprirent leur tristesse :
– Oui... je vois, c'est un billet de cinq cents francs !... Tu es riche, Suzon... Tant mieux pour toi, ma chérie !

– Mais, c'est en ton honneur que j'ai apporté cet argent !... Je ne manque de rien, moi !... Allons, tiens, et sois heureux !

D'un geste superbe, il repoussa l'amie de ses genoux ; et, dressé devant elle :

– Accepter de l'argent d'une femme ?... Moi ?... Moi ?... Ah ! mademoiselle, pour qui me prenez-vous donc ?

1. Vêtement léger, couvrant les épaules et les bras. 2. Marchand de bottes.

M^{lle} de Chandor fut dupe de cette comédie, et navrée d'avoir blessé l'amant :

– Je te demande pardon, ami... Je croyais te faire plaisir, mais puisque tu me refuses ce que je t'offrais avec tant de bonheur, je le donnerai demain à mes pauvres.

Déjà, elle serrait le billet bleu, mais Vêlu ne l'entendait pas ainsi, et il balbutia :

– Ma Suzanne, si j'acceptais, ça serait une preuve d'amour la plus grande, la plus inoubliable qu'un homme puisse donner à l'objet de son culte !

– Alors, tu acceptes, mon adoré ?

L'argent passa de la poche de la maîtresse dans celle de l'amant, et, tout de suite, Polydor, changeant d'allures, se mit à dévêtir la noble et jeune amoureuse.

Elle riait, enchantée :

– Voilà comme je t'aime, mon Polydor !... Prends garde de te piquer à mes épingles !

Corsage de soie, pantalon brodé, dessous et chemise de fine batiste allèrent rejoindre le chapeau et le mantelet dans la chambre, et Suzanne répétait, frémissante :

– Oui, voilà comme je t'aime ! Voilà comme je t'adore !

Vers onze heures, comme elle s'éveillait d'une ivresse joyeuse, Suzanne aperçut l'amant debout, à côté du lit.

Vêlu avait repris son visage sinistre.

– Julie va venir, dit-il... Habille-toi, Suzanne.

– Eh bien, mon chéri, qu'as-tu à me dire ?

L'écuyer exhala un soupir d'angoisse :

– Il va falloir nous quitter, Suzon...

– Jusqu'à demain, je sais ça !

– Non... pour toujours !

Elle le saisit par un bras :

– Pour toujours ? Ô mon Dieu... Qu'est-ce que tu me chantes là, Polydor ?

– Hélas ! la vérité, car la vie que je mène n'est plus possible ! J'ai honte de ma misère !... Ah ! si je possédais cinq ou six mille francs... je resterais en France !

– Tu... resterais... en France ?... Tu veux donc partir ?

– Il le faut !

– Et, si tu les avais, ces cinq ou six grands billets, qu'en ferais-tu ?

– Je déserterais ce bouge¹ qui m'humilie... à cause de toi, et je m'installerais dans un quartier *select* pour y monter peut-être

1. Logement misérable, taudis.

un manège... Mon camarade Daniel Bardy, le ténor de la Gaité-Rochecouart, a plus de veine que moi... Il est en fonds... Il organise son théâtre, des Mille-Beautés... Bah ! je trouverai tout ça... de l'autre côté de l'eau... en Amérique !

– Polydor !... Polydor !...

– Tu ne peux pas me les avancer, toi, n'est-ce pas, ces cinq ou six mille francs ?

– Où les prendrais-je ?

– Cependant... pour me sauver... pour me créer un avenir...

– Mais, c'est impossible !... En dehors de ma petite bourse de charité, je n'ai pas d'argent !

– Je le sais... mais ton père en a, lui !

– Qu'entends-tu par ces mots ?

– Rien, ma belle.

– Parle donc ?

– Eh bien, un jour que le duc de Chandor serait absent... tu pourrais... emprunter à sa caisse... et...

La jeune fille gronda :

– Un vol !... Tu me conseilles de voler mon père ?... Oh ! non, jamais ! Il ricana, immonde :

– J'ai dit « emprunter », et non « voler » !

– C'est voler, monsieur !

– Non, mademoiselle... Je me suis renseigné... On ne poursuivrait pas... l'enfant qui... emprunte à ses parents... D'ailleurs, la somme, je m'engage à la restituer, et puis, cet argent ne t'appartiendra-t-il pas plus tard ?

– Non, non, c'est impossible !

– N'en parlons plus.

– Tu es fâché ?

– Fâché, moi ?... Non, Suzanne, pas fâché... désolé !... Vraiment, je croyais que tu n'hésiterais pas à me prouver ton amour !

– Oui, oh ! oui !... Mais... autrement !...

Il éclata en sanglots.

M^{lle} de Chandor mêlait ses larmes aux larmes de l'histrion¹ :

– Je te donnerai ce qu'il te faut, mon amour... mais tu ne partiras pas ?

Vêlu répondit, solennel :

– Je resterai pour t'aimer !... On cogne... Chut !... c'est Julie !...

Ils s'embrassèrent, se disant : « À demain ! »

De sa fenêtre, Polydor vit s'éloigner la servante et la maîtresse, et il observa, cynique et joyeux :

– Marmite² de fer !... Marmite d'or !

1. Comédien. 2. Maîtresse.

M^{me} de Stenberg, Trimardon et leurs employés, tous les marchands de femmes maquignonnaient¹ toujours ; la Barbe-Bleue jubilait et moussait encore ; mais depuis la scène du petit hôtel, quai d'Orléans, le duc Melchior de Javerzac, qui avait encaissé un gros héritage, était moins malade, s'éveillait à une vie nouvelle.

Au dessus de Zozo Pattes-en-l'Air et des autres noceuses, l'image de M^{lle} Ève Le Corbeiller flamboyait, virginale, à ses yeux plus brillants, à son cœur rajeuni et amoureux, et le viveur² regardait poindre une aurore... là-bas... très loin... plus belle, en sa blanche et rose clarté que tous les soleils de Paris !

2

« LA FEMME EST UNE MARCHANDISE ! »

Quelles que soient les raisons que les sociologues puissent invoquer, le fait est là, évident, brutal, et montre l'état d'âme de la Stenberg, du Trimardon, des matrones, souteneurs, et racoleurs de Paris, de l'Europe et de la sphère universelle.

« La femme est une *marchandise* ! »

C'est le mot d'ordre des maîtres de la prostitution qui amuse les snobs, attire les libertins, le cri d'opprobre et d'ignominie que les gouvernants et les législateurs n'entendent pas !

« La femme est une *marchandise* ! » et, non seulement la créature organisée, mais l'« enfant ! »

Des philosophes, des moralistes, M. Henri Rochefort¹, M. Charles Benoist², le comte d'Haussonville³ et notre ami Lucien Descaves⁴ s'intéressent à ces problèmes.

« On ne saurait imaginer, dit M. d'Haussonville, à moins d'avoir vu les choses de ses yeux, combien est précoce l'instinct qui pousse les jeunes filles à descendre dans la rue. »

Ces choses, nous les avons observées à notre tour : sur les cinq mille femmes arrêtées annuellement pour prostitution clandestine, plus de la moitié sont mineures, et on rencontre beaucoup d'« insoumises⁵ » âgées de moins de douze ans.

M. d'Haussonville s'indigne avec raison contre une mère qui, en un bal public, guidait la danse de sa fillette, âgée de huit ans, laquelle levait « aussi haut qu'elle le pouvait sa petite jambe » ; mais l'illustre académicien en aurait vu bien d'autres, s'il était descendu plus bas, en ma compagnie, dans les enfers de la ville, et notamment au Bal des Anges, où la Stenberg et Trimardon recrutaient les mineures.

Les bals du Vieux-Chêne, rue Mouffetard ; le Bal Émile ou Bal des Vaches, sur le canal Saint-Martin ; les bals de l'Ardoise, de la

1. Henri de Rochefort-Luçay (1831-1913), journaliste et un homme politique français, auteur des *Dépravés* en 1882. 2. Charles Augustin Benoist (1861-1936), journaliste et homme politique français, auteur des *Ouvrières de l'aiguille à Paris : notes pour l'étude de la question sociale* en 1895. 3. Paul-Gabriel Othenin de Cléron, comte d'Haussonville, (1843-1924), écrivain et homme politique français, auteur de *La Vie et les salaires à Paris* en 1883. 4. Lucien Descaves (1861-1949), écrivain français, auteur des *Emmurés* en 1894. 5. Prostituée qui s'affranchit de visite sanitaire.

1. Traitaient, négociaient. 2. Homme qui mène une existence dissipée.